

Voix d'écrivaines
francophones

Corps de fille,
corps de femme

des femmes
Antoinette Fouque

© 2023, *des femmes*-Antoinette Fouque
33-35 rue Jacob, 75006 Paris
www.desfemmes.fr

ISBN : 978-2-7210-1134-3
EAN : 9782721011343

Voix d'écrivaines
francophones

Corps de fille,
corps de femme

RÉCITS

En partenariat avec le
Parlement des écrivaines francophones

des femmes
Antoinette Fouque

SOMMAIRE

Avant-propos	7
Marie-Rose Abomo-Maurin, <i>À Juliette</i>	11
Emna Belhaj Yahia, <i>Ton corps et toi, en pointillé</i>	25
Anissa Bellefqih, <i>Amina, Samia, Keltoum et les autres...</i>	31
Sophie Bessis, <i>Le Cri</i>	41
Bettina de Cosnac, <i>Derrière le brouillard, la tête dans les nuages</i>	47
Suzanne Dracius, <i>Les sorbets de l'enfance</i>	63
Alicia Dujovne Ortiz, <i>Le sapin de Noël et Dorothy Lamour</i>	79
Sedef Ecer, <i>Mon corps de fille au cinéma, Mon corps de femme dans la vraie vie</i>	87
Lise Gauvin, <i>La première bicyclette</i>	97
Viktor Lazlo, <i>Entrer dans la danse</i>	107
Sylvie Le Clech, <i>La fille de la pluie et du vent</i>	111
Danielle Michel-Chich, <i>L'attente</i>	125
Madeleine Monette, <i>Le monde sur ses épaules</i>	137
Cécile Oumhani, <i>Une question de territoire</i>	155
Fawzia Zouari, <i>Mon corps, où es-tu ?</i>	165

AVANT-PROPOS

Créé à l'initiative de la romancière et journaliste tunisienne Fawzia Zouari, le Parlement des écrivaines francophones (PEF) est né en 2018 dans la ville d'Orléans qui le marraine et bénéficie du soutien de l'Organisation internationale de la francophonie (OIF).

Fort de ses 150 écrivaines issues de pays et de continents différents, il entend affirmer la place et le rôle des femmes dans la littérature francophone et accroître leur visibilité. Ses membres s'impliquent également dans tous les combats qui concernent les droits des femmes, la laïcité et les libertés individuelles. À travers des manifestes et des tribunes, les écrivaines du PEF dénoncent la répression exercée contre les journalistes et les écrivaines, les atteintes à la liberté d'expression, les manquements à l'instruction des filles ou au respect de l'environnement. Elles organisent partout dans le monde des lectures, des rencontres et des représentations, telles que le « Procès » autour de la thématique « Les écrivaines sont-elles des femmes dangereuses ? ».

AVANT-PROPOS

Le vecteur de cette présence active et engagée est le français, une langue à la fois commune et métissée de souffles singuliers.

Dès lors, quoi de plus naturel qu'une telle plate-forme, vouée à l'écrit des femmes et magnifiant la langue française, rencontre la vocation et l'esprit d'une prestigieuse maison comme les éditions *des femmes*-Antoinette Fouque qui a pour double vocation, depuis sa création, la lutte féministe et l'engagement littéraire.

Il s'agit ici du premier volume d'une série de livres qui ont pour objet d'explorer le « dire » des femmes, leur être au monde, leurs regards.

Corps de fille, corps de femme déroule la voix de quinze autrices du PEF évoquant les maux et les joies d'un corps féminin qui n'a eu de cesse de fasciner et de faire peur...

Danielle Michel-Chich et Fawzia Zouari
www.parlement-ecrivaines-francophones.org

Née au Cameroun, Marie-Rose Abomo-Maurin a été professeure de lettres au Cameroun, en France, au Brésil. Membre de nombreuses associations scientifiques et de groupes de recherche en Europe, en Afrique et au Brésil, elle fut directrice des Littératures aux Suds auprès de l'AUF entre 2009 et 2011. Autrice de nombreux articles sur la littérature écrite et orale, ayant publié (et publiant encore) des ouvrages critiques, elle produit de la poésie et des œuvres de fiction. On lui connaît aussi quelques œuvres traduites de la langue fang-boulou-beti (Afrique centrale) en français. ►

À JULIETTE

Marie-Rose Abomo-Maurin

*Récit tiré d'une histoire vraie.
En hommage à Juliette et à toutes ces filles
que j'ai connues dans mon métier
et dont les confidences ne me quittent pas.*

Juliette chevauchait avec célérité un cheval qui n'était rien d'autre que son camarade Ruben. Elle s'était installée sur ce dos, déterminée à en découdre. Avec lui ou avec d'autres? Toujours est-il que c'est Ruben qui subissait à cet instant les effets de sa colère et de sa haine.

Le garçon appartenait pourtant à cette catégorie de grandes gueules, comme on en rencontre dans tous les lieux où gravitent les filles. Tiens, une cour de récréation par exemple. La cantine du lycée! Un coq que la nature a raté! Ruben ressemblait à tous ces gaillards, toujours en train de vanter leurs gros muscles, à vomir des insanités sur et devant les filles. Elles seraient indignes du droit au respect. Il en aurait plusieurs de son quartier, de son ancien collègue. Pour le garçon et tous ceux de son espèce, elles ne sont que du gibier à traquer, saisir et dévorer, sauvagement. Tout en leur faisant des promesses qui s'évaporent à chacune de ses expirations. menteur!

Ruben gisait sur le ventre. Il avait sous-estimé la force et le poids de sa camarade pourtant bâtie comme une armoire à glace. Celle-ci, d'une agilité surprenante pour une fille de son gabarit, martelait à la fois les flancs de coups de talon et le crâne de coups de poing. Écrasé, ne pouvant lever la tête sans recevoir une pluie de coups, le jeune homme avait perdu de sa superbe. Il allait demander pardon. Il fallait demander pardon à la lionne qui tenait désormais son petit corps d'idiot. Il ne le put non plus. L'humiliation qu'il subissait s'écoulait sur le ciment du couloir comme un ru chagrin que la bourrasque de vent et de pluie avait décidé de ne pas alimenter. La honte qu'on lui infligeait mouillait son pantalon ruisselant dans ses dessous. Elle attaquait et entachait sérieusement la vanité masculine. Le glas de la décadence sonnait.

Les camarades hurlaient autour d'eux. Personne pour séparer les belligérants! Ils venaient tous de quitter le cours de français. Ruben avait eu la mauvaise idée de toucher « volontairement » la fesse de Juliette. C'était un pari qu'il avait fait avec ses copains : toucher les fesses de Juliette-la-tigresse. Ce n'était qu'une femme, malgré son corps de garçon ! Il allait remporter la mise. Chaque garçon ayant participé au pari lui devrait cinq euros, s'il réussissait son défi. Et il était déterminé à réussir. Les paris se faisaient sous le nez de la professeure. Cette dernière tentait, à ce moment-là, d'expliquer les fondements de la culpabilité de Madame Arnoux dans *L'Éducation sentimentale* de Gustave Flaubert.

Dans cette classe de première S qui allait pourtant passer son bac de français à la fin de l'année, la matière provoquait un intérêt des plus ambigus. J'avoue que certains auteurs de notre littérature donnent l'impression de conforter la postérité masculine dans l'impunité des siècles précédents et d'enfoncer les filles dans le rôle funeste des Jeanne¹, Madame Arnoux², Emma Bovary³, Nana⁴ et tant d'autres. Guy de Maupassant, Gustave Flaubert, Émile Zola, entre autres, ne semblaient intéresser certains élèves que parce que l'homme, le mâle/mal, leur apparaissait exempté de toute culpabilité. L'Église le soutenait. Comment la femme pouvait-elle se sortir de ce guêpier originel dans lequel le serpent l'a plongée au moment où il lui a fait manger une pomme au jardin d'Éden ? La femme était devenue dès lors la faiblesse incarnée, responsable du malheur de l'humanité. Aussi, Ruben avait-il, sans doute, cru qu'il n'y aurait aucune faute à toucher les fesses de sa camarade. Ce n'était qu'un jeu. Comme tout pari. Dès la fin du cours, l'adolescent crut qu'il pouvait profiter de la bousculade devant la porte pour passer sa main sur le derrière de sa camarade. Et il le fit en effet. Mais il n'en toucha qu'une !

Comment la jeune fille avait-elle senti cette main légèrement passée sur son postérieur ? Comment avait-elle compris que c'était Ruben ? On ne saura jamais.

¹ Guy de Maupassant, *Une Vie*, 1883.

² Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, 1869.

³ Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1857.

⁴ Émile Zola, *Nana*, 1880.

Les hurlements poussés devant le spectacle de Ruben crucifié sur le ciment froid du couloir ameutèrent tout le rez-de-chaussée, où se trouvait la salle de cours. Ainsi plaqué au sol, le garçon ne pouvait ni crier ni parler. Il agitait désespérément ses pieds que les chaussures ne pouvaient quitter, car heureusement bien lacées. Il se vit seul. Désespérément seul. Ce n'est pas ainsi qu'il avait la scène dans sa tête d'idiot. Il se voyait vainqueur, même après n'avoir touché qu'une fesse. Son triomphe était assuré et l'honneur de l'homme une fois de plus affiché aux yeux du monde. Comme les « petits » savent voir grand !

Le spectacle était celui des rues : les filles encourageaient Juliette et l'exhortaient à cogner le plus fort possible. C'était le moment ou jamais d'infliger une bonne leçon à ce futur macho qui ne les respectait pas. Les garçons, ne sachant finalement plus comment réagir face à tant d'avilissement, se mirent à huer leur camarade qui dénigrait ainsi la race masculine. Il lui ôtait tous ses pouvoirs. « Qu'allaient devenir désormais les garçons dans cet établissement s'ils se laissent ainsi tabasser par des filles ? Comment relever "le genre masculin" ? » rugit l'un d'eux.

La situation fit oublier à tous l'importance du lieu où se déroulait ce combat. C'était davantage une mise à mort qu'une bagarre. On était dans l'enceinte d'un bâtiment de l'Éducation nationale, mammoth qu'une décision ministérielle devait dégraisser. Paroles non suivies des faits !

Juliette ne criait pas. Elle ne parlait pas. Seuls les coups assenés à son agresseur exprimaient sa rage. Elle ne combattait pas un « inutile Ruben », dira-t-elle plus tard. Non ! Elle était dans la destruction d'une hydre, d'une bête à multiples têtes. Elle avait entre ses mains l'une de ces têtes qu'elle se devait d'écraser, afin qu'elle ne repousse plus jamais. Elle était à cheval sur un corps d'homme. Ce corps sous lequel elle abandonna plusieurs fois le sien. Elle se souvenait de ces instants fatidiques où elle se laissait faire pour ne pas être davantage amochée. Le corps de l'homme l'écrasant pour obtenir ce qu'il voulait ! Pour s'assouvir ! Cracher du venin dans son intérieur ! Puis se retirer comme un idiot ! Pareil à tous ces gros idiots qui ne savent que prendre, n'importe où, du moment où ce n'est pas leur peau qui touche le sol, l'asphalte, le sable, les épines...

L'idiot repartait toujours la queue en berne. La tête pleine d'une vacuité immonde. Il ne se demandait jamais comment elle allait ramasser son corps, réunir sa personne, reconstituer son être, rebâtir son individualité, afin de continuer à vivre. Pour recoller les morceaux d'elle-même et continuer sa simulacre vie. Juliette ne pouvait pas percer alors le secret de certaines Bantoues. Elle n'était pas de leur culture. Elle ne savait pas que laisser sa dépouille à un idiot ne permet pas à ce dernier de croire qu'il a eu la « femme ». Elle ne pouvait pas savoir que l'idiot qui croyait avoir pris la femme n'a finalement rien pris. Car, pour prendre une femme, comme le disent les Bantous, il faut

posséder : et son enveloppe corporelle, et son âme, et son ombre, et son esprit. Juliette ne le savait pas. L'idiot ne le sait pas non plus. Un idiot ne sait jamais rien ! Même quand il prend la femme, la fille, il les prend mal !

Et ce jour-là, le dos de Ruben-l'idiot touchait bien le ciment. Il essayait de l'épouser pour ressentir moins violemment l'impact des coups. Mais, pour une fois, le béton était le complice de Juliette. L'adolescent n'y trouva donc aucun réconfort.

Juliette cognait. Elle était en posture de domination. Elle dominait et cognait. Le seul bruit qu'elle entendait venait des coups qu'elle donnait. L'heure de la vengeance et de la victoire avait sonné. Mais soudain, elle se sentit soulevée du sol. Comme happée par un crochet. Il fallait mettre fin à ce massacre. Ruben ne bougeait plus. Il ne battait plus les jambes. Il suffoquait. On dut se mettre à plusieurs pour tirer le malheureux des griffes vengeresses de l'adolescente. On convoqua les parents. L'état nerveux de Juliette nécessitait une hospitalisation. La sanction de Ruben fut l'exclusion.

Elle n'était pourtant pas ainsi. Elle ne voulait pas être ainsi. Elle voulait bâtir sa vie. Recoller les morceaux d'une enfance et d'une adolescente meurtries. Elle voulait se recréer une existence, disait-elle. Elle voulait être une autre, différente et plus heureuse. Elle ne cherchait pas à être ainsi. Mais elle était une blessée de la vie. Elle était une fracassée de la vie...

Ces phrases, elle les débitait avec frénésie devant moi. Je devenais sa confidente. Un véritable délire : les yeux révulsés, l'écume sur les lèvres, le corps crispé, raidi, la chevelure en bataille...

Je revis Juliette à son retour de l'hôpital. Complètement amortie. Ramollie. L'année scolaire était fichue, mais pas sa vie ! Elle tenait à ses projets. Elle tenait à sa vie. Elle avait une revanche à prendre.

« J'ai dû quitter la cellule familiale dans le Giennois », me confia-t-elle un jour. Je l'avais rencontrée par hasard dans mon quartier alors qu'elle préparait son concours d'infirmière. Elle était partie de notre établissement scolaire depuis quelques années. Je pouvais donc l'inviter chez moi.

« Madame, vous ne pouvez pas imaginer ce que furent mon enfance et mon adolescence. Une famille, c'est pire qu'une cellule de prison. Des choses horribles s'y déroulent, mais rien ne paraît à l'extérieur. Ce n'est pas facile dans ces campagnes reculées. Notre univers rural, je l'affirme, n'a jamais été touché par la civilisation que la colonisation a pourtant apportée dans d'autres régions du monde. Je suis ce que je suis devenue, mais les cours d'histoire et de français m'ont toujours intéressée. J'ai appris beaucoup de choses. La France se dit chantre des droits : de quels droits s'agit-il ? Ceux de la femme, à peine pensés, ont été décapités avec Olympe de Gouges, afin que demeurent ceux de « l'homme et du citoyen ». Les droits de l'enfant ne sont pas destinés aux filles. Sinon,

on l'aurait précisé. Madame, vous m'avez toujours dit que le mot précis en français amène à une compréhension efficace des situations évoquées. Si les filles étaient concernées aussi, les autorités devaient donc se rendre dans nos campagnes pour vérifier comment elles y vivent. Prises au piège comme leurs mères, elles donnent tout sans compter. Elles sont nombreuses qui se font pilonner à longueur de temps par leur père, un voisin ou autre, sans que personne ne vienne à leur secours. »

Juliette a toujours su être directe. Son propos toujours clair. Choquant parfois. Indécent aussi. Elle était elle-même colère, indignation, mais jamais souffrance, frustration ni nostalgie. Elle se voulait surtout action, réaction. Un caractère de feu. De lionne et de tigresse. Je la connaissais ainsi, capable de me dire, lors de nos sorties-pizza trimestrielles de classe : « Madame, puis-je manger dans votre assiette ? » Je n'ai pas su lui dire « non ! ».

« Je rêvais de casser la misère affective, psychologique et morale dans laquelle j'étais plongée. Les hameaux sont chargés de non-dits, de secrets, de cadavres dans les tiroirs, dans les chambres. Tout le monde sait, mais personne ne parle. L'omerta ! On te pilonne là où on te croise. Mon père me disait : "Il ne faut pas le dire, notre secret, à ton papa et toi ! Tu vas faire plaisir à ton papa chéri. Tu vas apprécier." Et moi j'avais mal. J'avais sept ans. Et j'avais très mal. Par moments, je ne pouvais plus m'asseoir. J'allais voir ma mère. Je la regardais, cette esclave de mon père. Elle ne s'arrêtait jamais : ménage, jardin, cuisine,

lessive... Son regard ne s'arrêtait jamais sur mon visage rougi par les larmes ni devant ma démarche de caneton.

“Va donner à manger aux poules, au lieu de traîner à mes côtés sans raison!”, me lançait-elle. Elle ne voyait pas que j'avais du mal à marcher. Que j'étais pétrifiée devant mon père! Que je le fuyais! Ma mère ne voyait jamais rien. Pauvre esclave de mon père toujours imbibé du produit de son alambic! On ne peut pas être une mère et ne pas voir! On n'a pas le droit de mettre des filles au monde et ne pas sentir ces choses-là. À moins de décider de ne pas les voir, de ne pas les sentir. On se fait aveugle. On se bouche les sens. Je suis sans doute injuste, mais c'est ainsi que je vivais cette situation.

Avec l'âge, je devins insupportable à l'école. J'espérais ainsi attirer l'attention sur moi. Mais ce que je compris, c'est que l'Éducation nationale est tellement nationale qu'elle ne se préoccupe pas de cas particuliers. Des choses du genre: “le bac pour tous”, “l'école pour tous”. Mes gestes désespérés ne méritaient que des colles et des “choses” à copier cent fois. À quoi peut servir une colle en maths ou dans n'importe quelle matière scolaire quand on se fait violer par son père dès que la mère s'absente? Parfois, elle était dans la maison! À quoi servent les mots sur le carnet scolaire que je signais moi-même, alors que les parents n'ont pas le temps? Mon père, si! Et beaucoup de temps!

Mon corps avait pris l'habitude de recevoir mon père. Mes organes souffraient moins, à force. Je lui

abandonnais ma carcasse. Il bavait sur moi. Il sentait mauvais. Il parlait pour ne rien dire. Mon père était le premier idiot d'une longue série.

Un jour, on me plaça dans un foyer. J'avais 14 ans. Bagarreuse, teigneuse, insolente, quelle pouvait encore être la valeur d'un adulte à mes yeux? Mon père m'avait percée rudement tous les jours. Ma mère avait fermé les yeux pour que son homme ne la quitte pas! Je me suis réfugiée dans le déni d'un tel monde. Alors, je me battais pour me défendre. J'insultais pour me donner de la contenance. Je défiais pour me faire craindre.»

Mais, dans ce foyer, était tapi un autre idiot. Un idiot, comme celui qu'elle a laissé chez elle. Avec lequel elle devait partager des secrets. Des secrets de l'entrejambe toujours en éruption. Toujours douloureux. Ce que sa mère ne voulait pas voir. Sur lequel son regard ne voulait pas s'arrêter. Un autre foyer, un autre bourreau. Un autre idiot. Qui se tapit dans l'ombre et toujours guette. L'idiot-bourreau qui, toujours, lui impose silence et confiance. Pour d'autres secrets entre lui et elle. Oui, des secrets. Les idiots se complaisent dans les secrets. Mais toujours plus de douleur pour elle. Parce qu'elle est insolente, le règlement exige de la punir dans le bureau de l'éducateur. Seule avec lui. Parce qu'elle est violente, il faut lui montrer la vraie violence. Seule à seul...

Elle travailla alors ce regard-laser, vif, qui dépouillait toute chose, toute personne, autant qu'elle aiguïsa ses oreilles pour capter les bruits les plus infimes. Juliette

était à l'affût, comme un animal qui ne veut pas se faire prendre par un nouvel idiot-bourreau.

Elle avait appris à fumer. Cela impressionne, une fille qui fume. Surtout quand elle sort un paquet de cigarettes de sa poche, qu'elle envoie des bouffées de fumée vers le ciel, allongeant ses lèvres. Avec ses 18 ans, elle fréquentait les bistrotts. Seule. De nuit ou de jour. Quand elle voulait prendre «une petite bière». Ce n'est pas interdit.

Les années de retard accumulées dans sa scolarité ne la décourageaient pas. Elle était décidée à passer son baccalauréat, afin de devenir infirmière. Son allure et son caractère l'empêchaient de se faire des amies. Elle, de son côté, trouvait que les autres filles ressemblaient souvent à des mauviettes. Surtout quand elles se fardaient le visage de mille couleurs. Elles étaient indignes de son admiration et de sa compagnie.

Juliette avait forcé, s'était entraînée à la boxe pour se défendre. Avec le temps, elle devint une solitaire. Une dure! Elle avait vécu ce que la plupart de ses camarades ne pouvaient soupçonner.

Elle se crut épargnée des mauvaises expériences et des rencontres avec des idiots. Elle avait conjuré ces maudits secrets entre eux et elle. Beaucoup trop de secrets à ne jamais partager ni avec maman ni avec les sœurs, encore moins avec les camarades toujours prêtes à raconter la vie des autres. La violence était un exutoire. Toute situation qui appelait la colère était une séance d'exorcisme. Il était nécessaire d'anéantir ces secrets qui l'étouffaient et la

tuait à petit feu. Des secrets avec les éducateurs à qui les services sociaux l'avaient confiée. Sans être une Bantoue, elle avait cependant compris qu'elle devait expurger son corps des saletés que les uns et les autres y ont déposées. Ni les larmes ni les lamentations n'avaient leur place dans cette purgation d'elle-même. Elle le sait, on ne l'aurait pas crue si elle racontait son histoire.

Elle se croyait suffisamment solide maintenant. Aussi, un soir d'été, décida-t-elle d'aller boire un petit verre en ville. Elle avait conquis sa liberté. Les agressions de tous ces idiots qui avaient essayé de la soumettre ne leur ont permis d'atteindre ni son âme ni son esprit ni son ombre.

Si elle avait retenu de la devise nationale les mots « liberté » et « égalité » qu'elle avait décidé de cultiver, la notion de « fraternité » résonnait d'une impressionnante vacuité. C'était du pipeau ! Elle croyait en effet avoir la liberté. Elle comprit très vite que les fleurs et les arbres ne portaient pas encore les bourgeons de l'égalité. Elle allait prendre un verre en ville alors que les temps de la liberté, la vraie, et de l'égalité n'avaient pas encore éclos. Une jeune femme, seule, le soir avec son paquet de cigarettes et son briquet, dans un bistrot, au milieu des hommes ! La liberté et l'égalité ne se jaugent pas dans les bistrots. Encore moins la fraternité !

Juliette prit sa bière. Elle était seule dans ce lieu propice au surgissement d'idiots, comme son père, comme les éducateurs, comme tous ceux qu'elle essaie d'oublier. Elle se croyait désormais invincible. Elle but sa bière,

grilla quelques cigarettes. Elle n'avait adressé la parole à personne. Ce n'est pas la règle dans les bistrots quand une jeune femme s'y aventure seule. Elle venait d'enfreindre une loi tacite : ou la femme est accompagnée par un mec, de préférence un mac, ou alors elle reste chez elle. Si elle est venue, elle cherchait quelque chose, ou quelqu'un. En tout cas, elle voulait des problèmes.

Juliette ne regardait que sa bière. Mais les autres l'avaient remarquée. Un corps de femme était devant eux. À leur portée. Un corps qui prend des libertés, la liberté de venir se pavaner dans leur espace. Juliette ne voyait pas les regards qui s'interpellaient, qui se parlaient. Elle n'entendait pas la voix des regards, celles des lèvres qui la désignent. Elle ne voyait pas ces pieds gloutons qui marchaient. Elle ne percevait pas ces mains signifiant un manque qui avançaient vers elle. Insouciance, la jeune femme alluma sa cigarette sur le pas de la porte. Une cigarette dont elle allait envoyer les bouffées en l'air, tandis qu'elle marcherait au clair de lune. Elle tourna le dos, exhibant, malgré elle, ses formes alléchantes. Comme un fugitif à qui on laisse quelque distance pour mieux le suivre et l'abattre, Juliette se crut seule. Et pourtant une rumeur sourde s'approchait.

Un idiot tomba sur elle. Mais elle le maîtrisa, le cloua au sol. Il ne faisait pas le poids devant elle. C'était sans doute le signal qu'attendaient quatre autres pour s'abattre sur elle. Elle essaya de se débattre, puis leur abandonna son corps. Les idiots transgressèrent son corps à tour de

rôle, tandis que défilait dans sa tête ces quelques vers
lus elle ne savait plus où :

C'est alors que son esprit déserta son corps.

C'est alors qu'elle se mit à voguer dans un temps sans temps

Un espace sans espace, dans un délire au non-sens total.

« Madame, Ruben n'aurait jamais dû me toucher »,
reprit-elle enflammée. « Son geste stupide a réveillé le
monstre qui sommeille en moi. On ne fait pas des paris
sur le corps de la femme. Tous les idiots qui ont cherché
à abuser de moi, parce que j'étais du sexe opposé, n'ont
fait qu'accentuer le dédain que j'éprouve désormais pour
eux. Je ne peux désormais partager un sentiment d'amour
qu'avec une personne qui me ressemble. C'est ce que je
vis en ce moment avec une conductrice de poids lourd.
Et ça se passe bien ! »

Née en Tunisie, après des études universitaires en France, ►
Emna Belhaj Yahia enseigne la philosophie. Écrivaine tuni-
sienne de langue française, elle a publié de nombreux ouvrages,
des romans, nouvelles, articles et essais. Son dernier roman
En pays assoiffé a paru en 2021 aux éditions *des femmes-*
Antoinette Fouque.